



CLARE LESLIE HALL

TERRE
BRISÉE

ROMAN


CHARLESTON

CLARE LESLIE HALL

TERRE BRISÉE

1968, Dorset.

« Un homme est mort à la ferme, il est mort et tout ce que les gens veulent savoir, c'est qui l'a tué. »

Au village tout le monde le prédisait, le retour de Gabriel Wolfe n'apporterait rien de bon. Tandis que Beth regarde l'homme qu'elle aime debout dans le box des accusés, jugé pour meurtre, elle ne peut s'empêcher de penser qu'ils avaient raison...

Elle avait 17 ans lorsqu'elle a rencontré Gabriel. Au cours d'un été intense, il lui a fait entrevoir une vie exaltante, faite de littérature, d'amour et de mots d'esprit. Et pour elle, cette histoire d'amour durerait toujours. Hélas, à la fin de la saison, Gabriel est parti pour Oxford et c'est Frank qui a soigné son cœur brisé. Ensemble, ils se sont construit une vie à la ferme. Une vie différente de celle qu'elle avait imaginée avec Gabriel, mais qu'elle adore. Ils étaient heureux. Jusqu'au jour où Gabriel est réapparu, faisant voler en éclats les certitudes de Beth...

Avec la tension d'un thriller, Clare Leslie Hall signe un premier roman magistral et universel sur l'amour, la trahison et le pardon.

« *TERRE BRISÉE EST ENVOÛTANT :
DÉLICAT ET PUISSANT, LYRIQUE, BRUTAL
ET PASSIONNÉ. JE L'AI DÉVORÉ.* »

Miranda Cowley Heller, autrice de *La Mémoire de l'eau*

Traduit de l'anglais par Virginie Buhl

22,90 € Prix TTC France

ISBN : 978-2-38529-407-6



9 782385 294076

Rayon : Littérature étrangère
Design et illustration :
Simon and Shuster US,
Natalia Olbinski,
Forest View, 1848,
Barend Cornelis Koekoek




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

TERRE BRISÉE

Titre original : *Broken Country*
Copyright © Light Oaks Media Ltd, 2025
Publié pour la première fois en langue anglaise par John Murray
Publishers
Traduit de l'anglais par Virginie Buhl

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-407-6
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Clare Leslie Hall

TERRE BRISÉE

Roman

*Traduit de l'anglais
par Virginie Buhl*


CHARLESTON

Pour Jake, Maya et Felix, mon trio de stars

I

GABRIEL

UN HOMME EST MORT À LA FERME, il est mort et tout ce que les gens veulent savoir, c'est qui l'a tué. Était-ce un accident ou un meurtre ? Ça a tout l'air d'un meurtre avec cet impact de balle au niveau du cœur, si précis – « On l'a visé, forcément. » Voilà ce qu'ils disent tous.

Ils attendent que je parle. Deux paires d'yeux me fixent. Mais comment leur dire ce qu'ils souhaitent entendre ? Comment prononcer ces paroles que nous avons répétées ensemble, encore et encore, juste avant que la police n'arrive ? Je secoue la tête, il me faut encore un peu de temps.

C'est vrai, ce qu'on raconte : à l'instant fatidique, on revit toute sa vie. Nous sommes à nouveau ce garçon et cette fille qui avaient la vie devant eux, la lumineuse beauté d'un monde aux mille et une nuits étoilées.

Il attend que je relève les yeux, puis il me sourit et hoche subrepticement la tête pour m'encourager :

« Tout ira bien. Vas-y, Beth. Dis-le maintenant. »

Je contemple à nouveau son visage, aussi beau à mes yeux aujourd'hui qu'à l'époque et pour toujours. Nous échangeons un dernier regard avant que tout ne bascule.

1968

Hemston, dans le nord du Dorset

— **G**ABRIEL WOLFE REVIENT VIVRE à Meadowlands, m'annonce Frank au petit déjeuner, et ce nom me tombe dessus comme une bombe. Il est divorcé. Ils vont être un peu perdus, son fils et lui, dans leur petit château.

— Ah.

Je ne trouve rien d'autre à dire.

— Oui, c'est ce que j'ai pensé moi aussi, renchérit Frank.

Il se lève et me rejoint de l'autre côté de la table pour prendre mon visage entre ses mains ; il m'embrasse.

— On ne va pas laisser cet abruti nous faire du mal. On n'aura aucun contact avec lui.

— Qui t'a parlé de son retour ?

— La nouvelle était sur toutes les lèvres au pub, hier soir. Apparemment, il leur a fallu deux énormes

camions pour déménager toutes leurs affaires de Londres.

— Gabriel détestait Hemston. Pourquoi est-ce qu'il reviendrait ?

Prononcer son nom me fait un drôle d'effet, je ne l'ai pas dit à voix haute depuis des années.

— Qui d'autre s'occuperait de la propriété ? Son père n'est plus là depuis longtemps, sa mère est à l'autre bout du monde. Dans la merde de dingos jusqu'au cou, j'espère !

Frank réussit toujours à me faire rire.

— Qu'est-ce qu'il est revenu chercher ici ? ajoute-t-il, l'air de ne pas y toucher.

Pourtant c'est comme si je la voyais lui traverser l'esprit, cette pensée : « Qu'est-ce qu'il reviendrait chercher ici... à part toi. »

— Il finira par vendre, c'est sûr, et il ira s'installer à Las Vegas, à Monte-Carlo ou dans le dernier endroit à la mode pour le...

Il cherche ses mots et paraît tout content de trouver le bon.

— Pour le « gratin ».

Frank passe le plus clair de ses journées et une bonne partie de ses nuits à la ferme pour s'occuper des bêtes ou cultiver la terre. Je ne connais personne qui travaille aussi dur et pourtant, il prend toujours le temps d'admirer un coucher de soleil au printemps ou l'envol vertigineux d'une alouette. Il reste toujours profondément en phase avec les éléments comme avec la nature. C'est l'une des nombreuses choses que j'aime chez mon mari. Il n'a pas le loisir de lire des romans ni d'aller au théâtre. Il n'a pas la moindre idée de ce qu'est un dry martini. Frank est tout le contraire de Gabriel Wolfe, du moins celui dont parlent les journaux.

Je regarde mon mari s'adosser à la porte pour mettre ses bottes. D'ici vingt minutes, une odeur de bouse de vache imprégnera sa peau.

De violents coups à la porte le font sursauter.

— Bon Dieu ! s'exclame-t-il en l'ouvrant à la volée, si bien que son frère tombe plutôt qu'il n'entre.

C'est ainsi que commencent nos journées, matin après matin.

Une fois à l'intérieur, Jimmy se tourne vers moi, le teint encore fleuri par les bières d'hier soir, les yeux plissés, presque fermés et une mèche de cheveux dressée en l'air comme s'il l'avait fixée avec du gel.

— T'as pas de l'aspirine, Beth ? J'en tiens une bonne.

Je prends la boîte à médicaments dans la commode où elle est rangée, à portée de main et prête à reprendre du service chaque fois que Jimmy arrive avec la gueule de bois. Il fut un temps où elle était pleine de paracétamol et de sparadrap pour les bobos.

Malgré leurs cinq ans d'écart, Frank et Jimmy se ressemblent au point que de loin, même moi je peine à les distinguer. Un bon mètre quatre-vingts, des cheveux presque noirs et des yeux si bleus que cela surprend la plupart des gens. Ceux de leur mère, à ce qu'on m'a dit, mais je n'ai jamais eu l'occasion de le vérifier par moi-même. Ils portent le même pantalon élimé en velours côtelé, la même chemise épaisse et bientôt, ils auront enfilé le bleu de travail qui leur sert d'uniforme. Au village, on les appelle parfois « les jumeaux », mais seulement pour plaisanter : Frank a tout d'un frère aîné.

— Je croyais que tu devais finir ta pinte et rentrer te coucher, hier soir ? lance Frank à Jimmy en souriant.

— La bière est le juste salaire d'une bonne journée de labeur.

— Tu l'as pris dans la Bible, ton adage ?

— S'il n'y est pas, il devrait y être !

— Beth, tu nous retrouves vers midi dans le pâturage ? On sera avec les agneaux, me dit Frank au moment où ils passent la porte.

J'entends leur rire résonner dans la cour.

Pendant qu'ils vont traire les vaches, je me retrouve dans la cuisine vide avec toutes sortes de corvées qui m'attendent. Il y a la lessive et le nettoyage pour commencer, et ça n'est pas le travail qui manque : les salopettes de Frank et Jimmy m'attendent déjà, après un premier rinçage à l'eau, sur la planche à récurer. Il y a aussi la vaisselle du petit déjeuner. Le sol à balayer, comme toujours, et ce n'est pourtant pas faute de passer et repasser le balai. Mais je préfère me préparer du café et enfiler une vieille veste cirée de Frank pour aller m'asseoir dehors, près de la petite table. Je contemple les champs, puis mon regard s'arrête sur les trois cheminées rouges de tailles inégales qui dépassent au-dessus des cimes duveteuses et verdoyantes des chênes, à l'horizon. Meadowlands.

AUTREFOIS

1955

JE SUIS BIEN LOIN DE ME DOUTER que je suis sur une propriété privée. Perdue dans mes pensées, j'échafaude mille et un scénarios romantiques dans lesquels je finis toujours par triompher. Je m'imagine près d'une fontaine et, au son d'un orchestre symphonique, mon bien-aimé me déclare sa flamme. À force de lire des romans de Jane Austen et des sœurs Brontë, j'ai tendance à enjoliver les histoires d'amour.

J'avais sans doute le nez en l'air et la tête littéralement dans les nuages car la collision arrive sans crier gare.

— Mais enfin !

Le garçon contre lequel je me cogne l'épaule n'a rien d'un héros. C'est un adolescent plutôt grand, élancé et très arrogant, une sorte de M. Darcy des temps modernes.

— Vous ne pouvez pas regarder où vous marchez ? Vous n'avez pas le droit d'être ici, c'est une propriété privée.

Je trouve cette histoire de propriété privée assez absurde, d'autant que le mot est lancé d'un ton sec et avec un accent pincé. Cette clairière verte et ondoyante, parsemée de chênes à la floraison exubérante, c'est l'Angleterre dans toute sa splendeur. Celle que célèbre la poésie de Keats et de Wordsworth. La nature n'est-elle pas à tout le monde ?

— Ça vous fait sourire ?

Il a l'air tellement contrarié que j'ai envie de rire.

— On est au milieu de nulle part. Il n'y a que nous ici. Quelle importance si je suis sur vos terres ?

Le jeune homme me toise jusqu'au moment où il comprend que j'ai raison.

— Oui, c'est vrai. Bon Dieu, qu'est-ce qui m'a pris ? dit-il en me tendant la main, en guise d'offrande de paix. Je m'appelle Gabriel Wolfe.

Je la serre.

— Oui, je sais.

Il me fixe en attendant que je me présente. Mais je ne vais pas le faire, pas tout de suite. J'ai entendu parler de Gabriel Wolfe, le beau garçon que tout le monde connaît, le jeune et riche héritier de Meadowlands, mais c'est la première fois que je le rencontre. Il a un visage agréable à regarder : des yeux sombres soulignés par des cils à faire pâlir d'envie toutes mes amies, des cheveux bruns ondulés qui lui retombent sur le front, des pommettes bien dessinées et un nez élégant. Je suppose que c'est ce qu'on appelle une beauté aristocratique. Dommage qu'il porte un pantalon en tweed rentré dans d'épaisses chaussettes en laine. Sa veste, taillée dans la même étoffe, flotte sur ses épaules

comme une cape, ceinture détachée. C'est la tenue d'un homme bien plus âgé. Pas du tout mon type.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je cherche un endroit où m'asseoir pour lire, dis-je en sortant mon livre de la poche de mon manteau – un petit recueil d'Emily Dickinson.

— Ah, de la poésie.

— Vous semblez un peu déçu. Vous préférez P.G. Wodehouse ?

Soupir du jeune homme.

— Je sais ce que vous pensez. Mais vous vous trompez.

Je me surprends à sourire à nouveau, je ne peux pas m'en empêcher.

— Vous lisez dans les pensées, c'est ça ?

— Vous me prenez pour un parfait crétin de la haute.

Un Bertie Wooster.

La tête penchée sur le côté, je l'observe.

— Bertie Wooster adorerait votre accoutrement, c'est sûr ! Un style « épatant », dirait-il.

Quand Gabriel rit, ce n'est plus le même garçon.

— J'ai pris le vieux pantalon de pêche de mon père. Je l'ai trouvé dans un carton de vêtements destinés à une vente de charité. Je ne l'aurais pas mis si j'avais su que ça vous choquerait à ce point.

— Ah, d'accord... Vous allez taquiner le poisson ?

— Oui, juste là. Je peux vous montrer l'endroit si vous voulez.

— Je croyais que c'était interdit aux petites gens comme moi...

— Eh bien justement, je vous invite. Je me suis montré grossier et je voudrais me racheter.

Je reste plantée là, incertaine. Je n'ai pas envie de me laisser embarquer dans une situation inextricable.

Je m'étais aventurée jusqu'ici pour la simple et bonne raison que je cherchais un bel endroit pour lire.

Son sourire illumine à nouveau son visage. Oui, il est beau, même dans cette tenue démodée.

— J'ai des petits gâteaux. Allez, venez.

— Quelle sorte de biscuits ?

— Sablés à la vanille, dit-il après un temps d'hésitation.

De la claire fontaine... au lac, de l'orchestre romantique aux petits gâteaux, il n'y a qu'un pas.

— Bon, dans ce cas...

C'est ainsi que tout commence.

1968

DE TOUTES LES SAISONS, le début du printemps a toujours été ma préférée : c'est l'époque de l'année où le fond de l'air est encore froid, où les oisillons commencent à s'élancer vers le ciel et où les champs sont parsemés d'agneaux. Bobby adorait les petits de nos brebis. Année après année, il nourrissait au biberon ceux que leurs mères délaissaient, c'était sa mission, il ne laissait personne d'autre les approcher ; il lui est même arrivé de manquer l'école pour s'en occuper. Mon petit brave, qui ne craignait pas de passer l'hiver en culottes courtes, allait jusqu'à refuser de porter un manteau, même quand la directrice le renvoyait en chercher un à la maison. Mon petit ténor des campagnes, qui aimait tellement chanter que nous l'appelions Elvis. Il était grand et maigrichon, ses cheveux bruns rebiquaient exactement comme ceux de son oncle.

Jimmy a allumé le transistor dans l'étable, j'entends la musique avant même d'y arriver. Une chanson des Beatles. *Hello, Goodbye*, à plein volume. Pas vraiment

champêtre, mais apparemment, c'est un bon remède pour sa gueule de bois. J'observe mon jeune beau-frère en passant la barrière, en haut du champ. Une main posée sur la croupe d'une brebis, il balance ses hanches en rythme d'un côté et de l'autre, et il agite la jambe gauche en cadence.

— Où est Frank ?

Jimmy répond d'un geste en pointant le doigt vers la prairie en pente.

Ensemble, nous regardons mon mari sauter par-dessus la clôture. Un bras musculeux en appui sur le haut de la barrière, il s'élanche, le corps en angle droit avec l'obstacle, puis il la franchit avec l'aisance d'un champion olympique. J'assiste à ce spectacle presque tous les jours mais ce qui me fait toujours frémir de joie, c'est de voir cet homme s'amuser à sauter comme un gamin alors qu'il passe l'essentiel de son temps à trimer si dur.

Il nous rejoint en balançant les bras l'un après l'autre d'un mouvement énergique pour gravir la pente. Malgré la distance qui nous sépare, je devine qu'il est en train de siffler, heureux comme un poisson dans l'eau.

La plupart de nos brebis ont mis bas, nous avons maintenant quarante-six agneaux en pâture et quelques autres encore à l'étable. Il y a un seul petit à nourrir au biberon et un mort-né. Frank et Jimmy examinent les bêtes qui sont encore pleines, ils palpent leur ventre rond, cherchent à déceler les premiers signes d'accouchement. Ils se fient plus ou moins à leur instinct ; en fait, ils pourraient les ausculter les yeux fermés. Jimmy y va en douceur, il parle aux brebis pendant qu'il s'occupe d'elles et leur donne un biscuit Rich Tea une fois qu'il a terminé. Frank est toujours pressé, préoccupé par la trop longue liste de tout ce qu'il y a à faire en une seule journée.

— Et si on finissait plutôt la tournée des mamans pour passer à la suite sans trop traîner ? suggère-t-il.

À ces mots, Jimmy lève les yeux au ciel.

— Pas commode, le patron, hein ? glisse-t-il aux brebis.

Les moutons peuvent paître dans un grand champ tout en longueur mais au lieu d'en profiter, ils restent groupés là-haut, près de l'étable. D'ici à peu près une semaine, les agneaux seront un peu plus autonomes. À ce stade, ils commenceront à gambader un peu plus loin, à s'aventurer ici et là, sur leurs petites pattes grêles et arquées. C'est le moment que préférait Bobby. Mon fils ne connaissait rien d'autre que la vie à la ferme, elle n'avait plus aucun mystère pour lui et pourtant, chaque année, il avait le cœur brisé au moment d'expédier ses agneaux chéris au marché.

Je ne sais plus lequel d'entre nous est le premier à entendre le chien, mais nous nous retournons et voyons un croisé lévrier foncer vers nous.

C'est un chien errant – pas de maîtres en vue – qui s'élance vers notre troupeau.

— Va-t'en !

Du haut de son mètre quatre-vingt-huit, avec sa belle carrure et une détermination farouche, Frank essaie de lui faire barrage de son corps, mais le chien réussit facilement à l'éviter et se dirige droit sur les bêtes.

En entendant leurs plaintes chevrotantes, leurs petits se mettent à bêler de terreur ; âgés d'à peine quelques jours, ils flairent déjà le danger. Il n'en faut pas plus pour que le chien devienne féroce. Les pupilles noires et dilatées, il montre les dents et tous ses muscles sont bandés par l'adrénaline.

— Le fusil, Jimmy ! Vite ! hurle Frank, et son frère file vers la grange.

En attendant que Jimmy revienne, sans perdre une seconde, Frank charge le chien en poussant un grognement primitif, mais l'animal est le plus rapide des deux. Il saisit un agneau à la gorge et plante ses crocs dans la carotide de sa proie. Un jet rouge sombre ne tarde pas à maculer l'herbe, quel gâchis ! Après le premier, vient le tour d'un deuxième, puis d'un troisième supplicié, tous égorgés. Les brebis s'égaillent aussitôt dans le champ ; dans la débandade, aveuglées par la peur, elles laissent leurs petits à la merci du chien.

Je cours vers eux en criant et j'essaie de les rassembler pour qu'ils échappent au carnage, mais Jimmy me crie :

— Pousse-toi, Beth ! Vite !

Frank m'intercepte et m'attrape avec une telle force qu'il m'écrase contre sa poitrine ; je sens son cœur battre à coups redoublés. Une première détonation, puis une autre fait vibrer mes tympans, suivie par le jappement indigné du chien blessé à mort. C'est terminé.

— Bon Dieu ! soupire Frank en s'écartant pour vérifier que je n'ai rien au visage.

Il pose la main sur ma joue d'un geste tendre.

Ensuite, nous nous approchons du chien tout en appelant doucement les brebis :

— Allez, les filles, revenez par ici.

Encore frissonnantes, elles continuent à bêler et se tiennent à bonne distance des trois cadavres.

Arrivé de nulle part, comme un mirage, un garçon remonte la prairie au pas de course. Une dizaine d'années, pas très grand, aux jambes maigrichonnes, vêtu d'un short.

— Mon chien ! hurle-t-il.

Sa voix est aiguë, flûtée.

— Merde, dit Jimmy, et au même instant, l'enfant aperçoit la fourrure ensanglantée qui gît à terre.

— Vous avez tué mon chien ! s'écrie-t-il, éperdu de chagrin.

Son père le rejoint, essoufflé, le visage rougi, mais pas si différent du jeune homme que j'ai connu.

— Oh, Seigneur, vous l'avez abattu !

— Pas le choix, répond Frank en lui montrant les agneaux massacrés.

Gabriel ne se doute probablement pas qu'il parle à Frank ni que Frank est mon mari, jusqu'à ce qu'il me voie. L'espace d'un instant, un vent de panique souffle sur son visage, mais il se ressaisit aussitôt.

— Bonjour Beth, dit-il.

J'ai mieux à faire que lui répondre. Personne ne se soucie du petit garçon, debout près de son chien, les mains sur ses yeux comme s'il cherchait à effacer cette vision d'horreur.

— Viens par ici, mon grand.

Je m'empresse de le rejoindre. Les paumes sur ses épaules, je m'agenouille devant lui, puis je l'enlace. Il fond en larmes.

— Allez, pleure un bon coup. Ça te fera du bien.

Il s'effondre et sanglote bruyamment.

Un petit garçon en short dans mes bras. C'est ainsi que tout recommence.

LE PROCÈS

Tribunal d'Old Bailey, Londres, 1969

RIEN NE POUVAIT ME PRÉPARER à une telle torture : voir l'homme que j'aime attendre l'ouverture de son procès sur le banc des accusés, flanqué de deux gardiens.

Accusé d'un crime dont personne ne l'aurait cru capable.

Pas une seule fois il ne lève les yeux vers moi, assise là-haut dans la galerie, pas plus qu'il ne regarde les jurés. Non, c'est moi qui scrute attentivement chacun d'entre eux. C'est moi qui suis prise de panique à l'instant où je me demande si la femme grisonnante au visage fatigué le croira innocent. Et cet homme d'âge mûr avec ses airs de banquier dans un costume à rayures qu'il porte sur une chemise bleue à col et manchettes blanches, décidera-t-il que mon bien-aimé est coupable ? Que faut-il espérer du jeune homme aux cheveux mi-longs qui